

## ÉDITORIAL

Le lecteur trouvera, dans cette nouvelle livraison de la *Revue d'histoire des mathématiques*, le reflet de la diversité des intérêts qui préoccupent les historiens des mathématiques aujourd'hui et dont la *Revue* s'est justement promis de faire l'écho.

Il pourra lire d'abord un article essentiel de Volker Remmert consacré à l'une des pages les plus sombres de l'histoire des mathématiques au XX<sup>e</sup> siècle, celle des mathématiques dans l'Allemagne nazie. Les questions concernant la science et la technologie sous le Troisième Reich constituent aujourd'hui un domaine bien établi de la recherche historique notamment en langues allemande et anglaise<sup>1</sup>. En ce qui concerne plus spécifiquement les mathématiques, Herbert Mehrtens<sup>2</sup> et Reinhard Siegmund-Schultze<sup>3</sup> ont joué un rôle pionnier, imposant ce domaine de recherche malgré la résistance de certains milieux en Allemagne. L'enjeu en a été dès le début une meilleure compréhension des interactions entre la sphère politique et les activités scientifiques. Eu égard à leur relative autonomie interne, les mathématiques en devaient offrir un champ d'expérimentation privilégié<sup>4</sup>.

Pour l'explorer, il ne suffit pas, comme l'écrit H. Mehrtens, de se focaliser sur l'histoire de la production de savoirs mathématiques nouveaux, mais il importe de considérer aussi la place des mathématiques dans le système éducatif, leurs domaines d'application, leurs relations avec certains développements techniques, la situation des individus mathématisés.

---

<sup>1</sup> Pour une synthèse en langue française, voir [Olf-Nathan 1993]. Le lecteur se reportera à la bibliographie de l'article de V. Remmert ci-après pour l'identification des publications auxquelles renvoient nos références.

<sup>2</sup> La première publication de H. Mehrtens sur le sujet date de 1979. Voir Herbert Mehrtens, "Die Naturwissenschaften im Nationalsozialismus" dans Rürup (R.), éd., *Wissenschaft und Gesellschaft : Beiträge zur Geschichte der Technischen Universität Berlin 1879-1979*, 2 vol., Berlin : Springer, 1979, p. 427-443.

<sup>3</sup> R. Siegmund-Schultze a publié, dès 1984, une série d'articles dans la revue *NTM. Internationale Zeitschrift für Geschichte und Ethik der Naturwissenschaften, Technik und Medizin* de Leipzig. Voir par exemple [Siegmund-Schultze 1984] et aussi ses ouvrages [Siegmund-Schultze 1993], [Siegmund-Schultze 1998].

<sup>4</sup> Pour une description succincte des résultats déjà obtenus et des problèmes encore ouverts, on se reportera à la synthèse que R. Siegmund-Schultze a rédigée pour la *Gazette des mathématiciens*, n° 75 (1998), p. 35-41.

ciens, les politiques menées dans les organisations corporatistes, etc. Bref de considérer les mathématiques comme un « système social »<sup>5</sup>.

C'est bien dans ce cadre problématique que se situe l'article de V. Remmert publié dans ce numéro. L'auteur y pose clairement le problème du rôle politique des mathématiques et de leurs institutions pendant l'ère hitlérienne. L'historiographie plus ancienne s'était contentée de montrer du doigt quelques rares égarements idéologiques, comme les mathématiques « aryanisées » (*deutsche Mathematik*) de Ludwig Bieberbach, et de réduire la faute à avoir voulu politiser les mathématiques elles-mêmes. À la suite des travaux de H. Mehrtens [1987], les recherches plus récentes ont commencé à mettre en évidence le caractère massif de la collaboration avec le régime, qui a pris des formes diverses, dont celles tranquilles de la rationalité bureaucratique. V. Remmert en apporte ici une confirmation, en analysant les luttes de pouvoir à l'intérieur de la communauté, et notamment de l'association allemande des mathématiciens DMV (*Deutsche Mathematiker-Vereinigung*). Pour cela, il s'appuie sur des archives nouvellement ouvertes, ce qui lui permet de décrire avec précision et minutie le rôle de Wilhelm Suess, président de la DMV de 1937 à 1945, dans l'application de la politique nazie, l'ampleur (jusqu'ici inconnue) de sa collaboration avec les instances ministérielles (dont il allait jusqu'à anticiper les ordres, en particulier à propos du traitement de la *Judenfrage* à la DMV) et sa concurrence avec Ludwig Bieberbach et surtout Gustav Doetsch. Mettant le changement de régime à profit pour développer chacun son pouvoir, Suess et Doetsch ont fini par se trouver en conflit (pour ce qui concerne la politique de publication et la fondation d'un institut central de recherche). L'opportunisme de Suess et sa capacité à construire un réseau solide d'amitiés ont fini par l'emporter. Ils lui ont permis, après la guerre, de poursuivre, avec d'ailleurs l'appui des forces d'occupation françaises, ses activités dans la plus parfaite continuité.

Alors que des collègues italiens viennent de publier une première somme sur la science dans l'Italie fasciste<sup>6</sup>, et qu'en France on commence à s'intéresser au rôle qu'ont joué savants et experts sous Vichy, la communauté mathématique française pendant cette période n'a fait l'objet, à

---

<sup>5</sup> Pour cette notion, voir H. Mehrtens dans [Renneberg & Walker 1994, p. 291–311].

<sup>6</sup> Giorgio Israel, Pietro Nastasi, *Scienza e razza nell'Italia fascista*, Bologne : il Mulino, 1998.

notre connaissance, d'aucune recherche spécifique, même si l'attitude individuelle de certains est bien connue. Il y aurait pourtant à soulever à ce propos des questions comparables à celles qu'aborde franchement l'article que nous publions. Quelle a été la politique scientifique de Vichy, spécialement dans le domaine des mathématiques? Comment les organisations professionnelles telles que la Société Mathématique de France se sont-elles déterminées par rapport à cette politique, en particulier en ce qui concerne les mesures antisémites de Vichy? Et enfin, dans quelle mesure ont-elles été impliquées dans la collaboration avec l'Allemagne nazie<sup>7</sup>?

Les différentes contributions qui composent la suite du numéro prolongent des préoccupations exprimées dans le numéro précédent de la *Revue*. Reviel Netz y proposait une nouvelle évaluation de la contribution à l'histoire des mathématiques de textes qu'il qualifie lui-même de deutéronomiques et qui ont été produits dans l'Antiquité tardive et au Moyen Âge. Par deutéronomiques, R. Netz entend désigner des textes qui n'existent que relativement à d'autres textes, c'est-à-dire des « écrits seconds », par exemple des commentaires. Du fait même que leur caractère second semblait leur interdire une quelconque originalité, ces textes ont souvent été négligés par les historiens des mathématiques. Or, affirme R. Netz dans une thèse provocatrice, c'est ce manque d'originalité des textes deutéronomiques qui explique paradoxalement le rôle décisif qu'ils ont pu jouer dans le développement des mathématiques. Il se trouve que c'est précisément le travail effectué dans le contexte de tels écrits deutéronomiques que mettent en évidence les articles de Micheline Decorps-Foulquier et Sabine Rommevaux publiés dans ce numéro.

Pour étudier le travail d'édition des *Coniques* d'Apollonios par Eutocius d'Ascalon (VI<sup>e</sup> siècle) et celui du commentaire sur ce texte, M. Decorps-Foulquier adopte le biais d'une analyse contrastée des figures que contiennent l'un et l'autre texte. Si les figures de l'édition sont conformes aux pratiques que l'on observe dans les autres ouvrages de la Grèce classique, le commentaire en introduit de nouveaux types, qui renvoient aux fonctions spécifiques qui sont les siennes, et ménage entre discours et figure

---

<sup>7</sup> Signalons, sur ces questions, des premiers éléments réunis par R. Siegmund-Schultze [1993, p. 185–189 et 227–228], qui mériteraient maintenant d'être développés.

un rapport de nature différente. L'étude des diverses sortes de figure produites par les différents acteurs qui ont laissé leurs marques dans la tradition manuscrite s'avère pouvoir contribuer efficacement à l'histoire de la transmission du texte.

De même, c'est pour le travail conceptuel qu'il effectue dans le contexte de son édition des *Éléments de géométrie* d'Euclide que Campanus (XIII<sup>e</sup> siècle) retient l'attention de S. Rommevaux. Elle met en évidence les sources auxquelles il puise et la manière dont il les exploite pour repenser la proportionnalité numérique du Livre VII, en vue d'une refonte de l'architecture des propositions conforme aux intentions qu'il prête à Euclide. Là encore, c'est dans la réécriture même effectuée par Campanus que l'historien doit chercher la marque du travail mathématique, faute de quoi il s'expose à colporter les jugements dépréciatifs d'auteurs de la Renaissance sur les mathématiques du Moyen Âge.

Comme le montrent ces deux articles, c'est tant au niveau des pratiques qu'à celui des concepts et des propriétés mathématiques que les textes deutéronomiques peuvent innover. Répondant en ce sens à la note de R. Netz, Karine Chemla esquisse ce que pourrait être un programme systématique d'étude des textes deutéronomiques, prenant en compte non seulement les textes grecs et latins, mais également chinois et indiens. Une telle extension, selon elle, permet de se défaire de l'idée que le genre deutéronomique impose une forme de travail déterminée et dès lors ouvre un espace où étudier les pratiques diversifiées auxquelles il donne lieu. Elle est amenée ainsi à s'interroger sur les éditions critiques des textes grecs que nous a légués le XIX<sup>e</sup> siècle. Celles-ci sont-elles adaptées à la poursuite d'un travail sur les écrits seconds produits pendant l'Antiquité tardive et le Moyen Âge, sachant que les éditeurs philologues du siècle dernier comme Heiberg étaient pétris d'*a priori* sur ce que doivent être des textes supposés premiers ?

La note de K. Chemla rencontre ainsi une question brûlante aujourd'hui pour les mathématiques de la Grèce classique : que valent les textes mêmes dont nous disposons pour les grands auteurs ? N'y a-t-il pas nécessité, comme y insistait naguère Wilbur Knorr, de reprendre à la base les travaux philologiques du XIX<sup>e</sup> siècle ? Et cela ne promet-il pas des changements majeurs dans notre vision des mathématiques grecques ?

C'est un tel changement de perspective, cette fois non plus philologi-

que mais herméneutique, que suggère la note de David Fowler : il y souligne comment les lectures des textes géométriques de la Grèce classique ont le plus souvent suppléé, inventé dit même D. Fowler, une appréhension numérique des grandeurs pour les interpréter. Or, insiste-t-il, aucune preuve textuelle ne vient soutenir cette interprétation. Quels changements son rejet induirait-il pour notre compréhension des pratiques mathématiques de la Grèce ancienne ?

Le débat est lancé. Nous n'avons qu'un seul vœu : que la *Revue d'histoire des mathématiques* puisse servir de forum pour le prolonger et l'enrichir !

La Rédaction en chef